

Corrigé lecture analytique : Mallarmé, Brise marine, 1887

- La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
3 D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe
6 Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
9
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
12 Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
15 Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots
Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots

Introduction :

Stéphane Mallarmé (1842-1898), admirateur de Baudelaire et d'Edgar Poe, publie ses premiers poèmes en 1862. Il est alors âgé de 20 ans. En 1863, il devient professeur d'anglais (langue qu'il avait apprise pour mieux connaître et lire Poe). C'est entre 1863 et 1866, alors qu'il enseigne en province, qu'il rédige ses poèmes les plus connus parmi lesquels, *Brise marine*, *L'Azur*, *Les Fleurs*, et une première version de *L'Après-midi d'un faune*... En 1866, le poète traverse une grave crise intérieure qui l'amène à la perte de la foi et à la découverte du Néant. **De cette crise naît une nouvelle conception poétique, fondée sur l'abandon de tout but de représentation au profit d'un art de l'analogie et de la suggestion** : « Nommer un objet, c'est supprimer les trois-quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve ».

Nommé à Paris à partir de 1871, Mallarmé fréquente les milieux artistiques, et se lie d'amitié avec le peintre Édouard Manet et le milieu impressionniste.

Il est bientôt considéré comme le représentant et le maître de la poésie symboliste, poésie initiée par Baudelaire et fondée sur le symbole et l'analogie.

Le mouvement symboliste **rejette le réalisme et le naturalisme et cherche à exprimer l'Idée abstraite par un jeu de symboles**. « Un poème, écrit Mallarmé, est un mystère dont le lecteur doit chercher la clé »

En 1892, il succède à Verlaine comme Prince des poètes*. Son appartement devient un lieu où se côtoient les représentants des milieux littéraires et artistiques. Il meurt brutalement en 1898 après avoir publié *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

Il laisse une œuvre complexe, souvent obscure, au langage inédit, aux mots rares et à la syntaxe déconstruite.

Le poème *Brise marine* est un poème de jeunesse (Mallarmé n'a alors que 23 ans). Il résonne de fortes influences baudelairiennes, notamment le thème du voyage et de l'ennui. Mais cette

œuvre de jeunesse traduit surtout l'impossible quête de l'absolu qui hanta Mallarmé toute sa vie.

Notre fil directeur tentera de montrer **comment le voyage se fait métaphore de la création poétique.**

Lecture :

Mouvements :

1. L'Ennui
2. Fuir
3. Le voyage poétique (le voyage comme métaphore de la création poétique)

La chair est triste, hélas !

Dés le 1^{er} vers, nous sentons la déception du poète, son ennui face au monde connu.

« *La chair* » symbolise le monde des sens , le monde physique, matériel. Or ce terme est associé à un adjectif péjoratif « *Triste* ».

« *La chair est triste* » marque donc le désintérêt pour le sensible, la sensualité.

L'usage du présent de l'auxiliaire « *est* » fait de ce constat une vérité générale.

Et l'interjection « *hélas* » à la tonalité élégiaque¹ vient renforcer le sentiment que les choses sont ainsi et qu'elles ne changeront plus.

et j'ai lu tous les livres.

Déçu par les plaisirs du corps, le poète l'est aussi par les plaisirs de l'esprit : « *Et j'ai lu tous les livres* » (*allitération en "l"*).

La forme hyperbolique « *tous les livres* » ferme tout horizon d'espoir.

Par ailleurs l'utilisation du passé composé « *j'ai lu* » marque l'aspect révolu, définitif de cette situation. Il n'y a plus rien à attendre.

La symétrie entre les deux hémistiches « *La chair est triste, hélas ! / et j'ai lu tous les livres* »(6/6) renforce une impression d'enfermement, de clôture, la vision pessimiste. Et c'est bien le « *je* » du poète dont il s'agit : « *j'ai lu* ».

Le poème s'ouvre donc sur un constat pessimiste. Ni la chair, c'est-à-dire le monde physique, matériel, ni les livres, le monde spirituel ne suffisent à satisfaire le poète. On retrouve là une forte influence Baudelairienne.

Fuir ! là-bas fuir !

Ainsi, alors que la symétrie du premier vers évoquait la monotonie et le désintérêt de la vie, l'idée du départ est suggérée dès le deuxième vers par le **rythme heurté des premières syllabes** : « *Fuir ! là-bas fuir !* »

Cette détermination à répondre à l'appel du voyage est marquée notamment par la répétition du verbe « *Fuir ! Là-bas fuir !* » + l'exclamation. L'infinitif à valeur absolue marque la force du désir, sa nécessité.

¹ Triste, mélancolique

Le poème utilise un vocabulaire de l'ailleurs. Lieu indéterminé « *là-bas* » fait référence à un ailleurs idéal qui n'est pas sans rappeler l'ailleurs Baudelairien notamment dans *L'invitation au voyage* « *Songe à la douceur/D'aller là-bas vivre ensemble !* »

*Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !*

« *Je sens* » évoque l'intuition qui pousse le poète à partir.

Connotations abstraites et spirituelles, le voyage au sens mallarméen ne se réduit donc pas seulement à une fuite : il est le signe d'une **connivence avec l'invisible**, ainsi que l'évoque l'image des "*oiseaux ivres d'être parmi l'écume inconnue et les cieux*".

Les oiseaux symbolisent l'idée de liberté. Ils sont ivres de liberté

« *l'écume inconnue et les cieux* » : entre la mer et le ciel, l'écume « *inconnu* » rappelle « *là-bas* ».

Un ailleurs poétique qui ne peut pas être clairement représenté, un entre-deux entre la mer et le ciel. Cet inconnu est sans doute la **recherche d'une nouvelle langue**, volonté symboliste d'accéder à une réalité supérieure grâce à l'exploration des possibilités infinies du langage poétique, porte d'un monde nouveau.

*Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.*

Ainsi l'adverbe « **rien** » placé au début du vers 11 ouvre une série de négation « *ni les vieux jardins* » ; « *ni la clarté déserte* » de la lampe, « *ni la jeune femme allaitant son enfant* ». C'est une description par la négative d'un monde familier, intime. Monde de la mémoire d'abord avec « *les vieux jardins reflétés par les yeux* » qui suggèrent le souvenir (peut-être la mémoire douloureuse du poète qui a déjà perdu sa mère, sa sœur et son père) il s'agit en tous cas du monde « *ancien* ».

Le poète est seul face à sa page blanche, il doit livrer un combat contre le blanc, le vide (« *blancheur/Désert* ») pour trouver les mots « *ni la clarté déserte de ma lampe/ Sur le vide papier que la blancheur défend* ». C'est la difficulté de la création –ici de l'écriture – qui est ainsi montrée.

C'est le monde de l'écriture, traversé par l'angoisse de la page blanche, de l'inspiration absente : « *ni la clarté déserte de ma lampe/ Sur le vide papier que la blancheur défend* ». On a ici l'image du poète confronté à l'angoisse de la page blanche, de l'absence d'inspiration « *vide papier* », sur lequel aucun mot ne s'écrit.

On notera l'opposition entre singulier et pluriel ; "*Ô nuits / clarté*"

« *clarté déserte* » (oxymore) charge négativement la lumière et indique également la stérilité, la difficulté, voire l'impossibilité à créer. "*clarté déserte de ma lampe*" étrange association qui fait sans doute référence à l'inspiration tantôt présente, tantôt absente. "*Clarté*" pouvant être associée à l'esprit/ *Déserte* associé à la page blanche

Monde stérile donc qui s'oppose à « *ce coeur qui dans la mer se trempe* », mer qu'on peut alors associer à l'encre, à l'écriture, à l'inspiration.

En un vers (8) « *ni la jeune femme allaitant son enfant* », le poète rejette aussi une image d'Epinal qui ne suffit pas à le combler. L'univers affectif, personnel ne suffit pas. Insignifiante des relations conjugales, réduites à une sorte d'étalement dans la durée.

L'emploi de l'article défini « *la* » et l'emploi de « *jeune femme* » mettent à distance cette vie intime puisqu'il s'agit vraisemblablement de l'épouse de Mallarmé, Marie. Par ailleurs, l'allaitement est traité avec distanciation, froideur. Il n'y a rien là qui puisse sauver le poète de son ennui. Au contraire, on peut même y voir le rejet de relations conjugales insignifiantes. L'emploi du participe présent « *allaitant* » insiste sur la durée.

Le voyage apparaît alors comme une nécessité impérieuse « *rien...ne retiendra ce cœur...* ».

Ainsi, le poème fait le constat d'un échec existentiel auquel rien ne résiste ; ni la sensualité, ni l'activité intellectuelle, ni l'attachement aux choses du passé, ni l'écriture privée d'inspiration, ni la chaleur du foyer ... **Il y a donc là la description d'une forte crise existentielle. Crise dont le seul espoir est une quête spirituelle** (suggérée par l'image presque visuelle du cœur qui s'abreuve à la mer). Il y a une nécessité absolue à fuir le monde pour aller vers l'inconnu.

**Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !**

l'emploi du verbe partir au futur "*je partirai*" marque la fermeté de la décision, la détermination, le besoin absolu. Les termes « *steamer* » (qui évoque les voyages lointains) « *exotique nature* », la « *brise marine* » du titre, induisent l'idée de liberté, l'idée d'un ailleurs absolu. (comme chez Baudelaire)

Cette puissance de l'appel est marquée par l'emploi de l'impératif pour provoquer le départ : "*lève-l'ancre*"

Le Steamer est le poète lui-même, c'est à lui-même qu'il ordonne de partir

**Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !**

Le voyage apparaît aussi comme la seule issue possible, la seule qui soit encore porteuse d'espoir :

aux vers 11-12 « *Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,/ Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !* ».

"*Ennui*" personnifié par la majuscule et qui se laisse aller "*à croire encore*". Il faut noter l'adverbe « encore » qui marque cet espoir.

Le départ, figuré par l'adieu des mouchoirs (reminiscence Baudelairienne : « *les agiter comme un mouchoir* »...) laisse un espoir d'échapper à l'emprise de l'Ennui, et à la possibilité de créer.

**Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots**

Ces vers suggèrent, comme nous l'avons vu, que le voyage aboutira peut-être à un naufrage. L'adverbe « *peut-être* » indique le doute sur ce voyage.

Le voyage est dangereux (Rimes riches « *orages/naufra*ges »). Pour Mallarmé, représentant majeur du symbolisme, le travail poétique est avant tout un travail sur le langage. Le poème est donc le lieu d'une prise de risque. Ce que *Brise marine* évoque notamment aux vers 13 à 15. Donc l'issue en est incertaine et la déception est possible.

Mallarmé nous donne alors une vision désespérée du voyage qui se clôt sur un naufrage : "*Et, peut-être, les mâts, invitant les orages / Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages*".

Le steamer devient alors "*mâts*". La synecdoque traduit ici une quête vouée à l'échec.

L'absence complète de tout secours est suggérée par l'hyperbolisation de la scène, le vers se clôt sur la mort et le néant, à travers l'image terrifiante du poète naufragé, prisonnier de la solitude : "*perdus, sans mâts, sans mâts ni fertiles îlots*".

L'absence complète de tout secours est suggérée par l'hyperbolisation de la scène, les négations : « *sans, sans, ni* ».

le vers se clôt sur **la mort et le néant** « *ni fertiles îlots* », expression n'est pas sans rappeler la stérilité évoquée au vers 7 « *vide papier* ».

L'image terrifiante du poète naufragé, prisonnier de la solitude, au bord du suicide

Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots

Le dernier vers « *Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots !* » peut être interprété comme une volonté d'échapper à cette emprise de l'ennui grâce à l'acte d'écriture.

Fait un // entre le chant et la poésie .

On a à nouveau un impératif « *entends* », qui réactive la volonté du départ.

Ce dernier vers emprunte d'ailleurs au dernier vers de *Parfum exotique* de Baudelaire : « *Pendant que le parfum des verts tamariniers, / Qui circule dans l'air et m'enfle la narine, / Se mêle dans mon âme au chant des mariniers* ». (1857)

Il peut donc être interprété comme une ultime invitation au départ vers un ailleurs absolu. Mais tout comme le désir de voyage est impérieux face à l'Ennui du quotidien, au spleen, de même, l'ailleurs appelle le poète qui espère y trouver l'inspiration.

Volonté d'échapper à l'emprise du destin grâce à l'acte d'écrire, qui permet de dépasser la fatalité de la vie.

Conclusion

Le poème pose en toile de fond le sentiment de vide et d'ennui lié au monde réel, au quotidien proche du spleen baudelairien, le voyage mallarméen est en fait un voyage spirituel, une quête intérieure. Ainsi, le poème se révèle être la métaphore du voyage poétique. **Le poème c'est le voyage**. Et le poète échappe au spleen par la création. C'est donc bien la question de l'inspiration et de la création qui est posée ici.

Le voyage non réalisé devient alors une nouvelle source d'inspiration poétique : c'est le sens majeur de "*Brise marine*". Le voyage loin du quotidien en cache un autre, plus symbolique, spirituel. Telle était le désir des symbolistes : « *vêtir l'idée d'une forme sensible* ». (Moréas) Il s'agit d'un **voyage métaphorique de l'écriture vers l'inspiration/ Un voyage au-delà des apparences, ce que cherche justement à faire le symbolisme**.

Ce poème rappelle *Le bateau ivre* de Rimbaud dans lequel le poète est le bateau, un bateau-poète parti à la recherche d'une nouvelle langue pour « changer la vie » ; On y retrouve jusqu'à l'idée qu'un naufrage, c'est-à-dire l'échec de la création poétique qui chez Rimbaud devient « Oh que ma quille éclate ! (...)

Ce poème de Mallarmé est donc aussi une exploration de l'aventure poétique avec tout ce qu'elle peut donner à voir du monde...